

Exceptionnelle. Cette année 2020 revêt un caractère inouï lié à la pandémie qui frappe toute l'humanité. Elle restera dans nos vies comme un fait imposé, historique et douloureux, devant lequel nous avons choisi, à notre place, de ne pas renoncer à soutenir les artistes, ce qui constitue la raison d'être du Prix Jean-François Prat. Une sélection de trois artistes, un catalogue bilingue, une exposition, et un jury présidé par Marie-Claude Beaud, auront bien lieu. Cela reflète fidèlement notre état d'esprit : tenter le positif.

Exceptionnelle fut aussi l'année 2008, que j'ai vécue aux États-Unis, marquée par l'élection de Barack Obama, premier président noir des États-Unis. Elle le fut tout autant par l'exposition *30 Americans*¹ à la Rubell Family Collection de Miami qui montra au monde la réalité, la densité et la force de la culture artistique afro-américaine, passée et présente, mais restée dans l'ombre jusqu'alors. Ce fut le point de départ d'une décennie de découvertes d'artistes émergents et de redécouvertes d'artistes majeurs, partout : dans les galeries, les revues d'art, les collections publiques et privées. On a parlé d'une mode, comme souvent, mais il s'agit plutôt d'une entrée dans l'histoire de l'art nécessitant une écriture jusque-là inexistante. Ce mouvement majeur de la culture visuelle du monde avait besoin d'une appréciation qui se construit petit à petit depuis. Aujourd'hui, le recul d'une décennie et l'approche universaliste française permettent de proposer un autre regard et une contribution originale à l'appréciation de l'art afro-américain.

Le Prix Jean-François Prat a donc fait un travail de discernement en sélectionnant Toyin Ojih Odutola et Torey Thornton. Leur point commun est de

refuser une certaine « assignation à résidence » que l'art afro-américain peut connaître du fait de certains archétypes. La représentation figurative des personnes afro-américaines se structure autour des formidables maîtres Kerry James Marshall et Henry Taylor, dont nombre d'artistes s'inspirent actuellement en les répétant. Elle se concentre sur la réalité des personnes défavorisées ou de la classe moyenne. L'art singulier de Toyin Ojih Odutola consiste à représenter, pour la première fois, les figures d'une classe sociale supérieure noire, d'une élite qu'elle a pu connaître dans son Nigéria natal et qu'Okwui Enwezor² pouvait parfaitement incarner. Vivant aux États-Unis, elle imagine un monde où la norme sociale est d'être noir. Elle dessine les contours de toute la société, transgressant ainsi le plafond de verre d'une impossible et invisible *upper class* noire.

Torey Thornton, pour sa part, dépasse la question noire, qui n'est pas son sujet en tant qu'artiste³. Illelle⁴ se situe en tant que peintre, sans déterminisme d'expression lié à sa couleur de peau. Son œuvre porte sur la peinture, la possibilité d'en faire autrement et de contribuer à son histoire en poussant ses contours (dessin, collage, objet récupéré, installation). Thornton invite les regardeurs à plonger dans ses peintures faisant dialoguer langage figuratif et territoires abstraits. L'artiste mobilise leur sagacité face à ses tableaux-énigmes dont illelle ne donne pas la clé.

Exceptionnelles enfin, nos recherches de 2020 nous ont poussés à déjouer ce face à face afro-américain en investiguant pour la première fois la scène japonaise contemporaine, assez méconnue en France. La peinture hybride de Kei Imazu sur la condition humaine et celle des images a ainsi retenu toute notre attention.

2. Okwui Enwezor (1963-2019), né au Nigéria, directeur d'institution, commissaire d'exposition, critique d'art, poète et mentor, a contribué à attirer l'attention du monde occidental sur l'art africain contemporain.

3. Bill Powers, *ARTnews*, octobre 2015, p.38.

4. Selon le vœu de l'artiste, les pronoms s'y référant sont non binaires.

1. *30 Americans*, Rubell Family Collection, Miami, 3 décembre – 30 mai 2008 puis en itinérance en Amérique du Nord jusqu'en 2022.

Unique. The year of 2020 is unprecedented, marked by the pandemic that has struck all humanity, and that will be remembered and felt in our lives as a historic, grievous scourge. In the face of all this, we have chosen not to stop supporting the artists which is the *raison d'être* of the Prix Jean-François Prat. A selection of three artists, a bilingual catalogue and a jury chaired by Marie-Claude Beaud: it will all be in place, faithfully reflecting our state of mind: seeking the positive in such a situation.

Another exceptional year was 2008, which witnessed the election of Barack Obama, the first black President of the United States, where I happened to be living at the time. 2008 was also unique due to the exhibition *30 Americans*¹ at the Rubell Family Collection from Miami. The artworks on show revealed the reality, the density and the power of African-American artistic culture, both past and present, a culture that had long remained in the shadow. This was the starting point of a decade of discovery, not only of emerging artists but also of major artists needing to be rediscovered. This happened everywhere: in galleries, art magazines, public and private collections. As so often, people spoke of fashion, but it was more a matter of integrating them into art history, a process which called for a narrative that had not existed before. This major movement in global visual culture needed an appreciation that has been gradually constructed in the years since then. Today, with a decade's worth of hindsight, and with the French universalist approach, it is possible to propose another point of view and an original contribution to the appreciation of African-American art.

The Prix Jean-François Prat has shown a keen sense of discernment in selecting Toyin Ojih Odutola and Torey Thornton. What they have in common is a refusal of a kind of expected perimeter that is

often applied to African-American art, notably as regards the use of certain archetypes. The figurative representation of African-American individuals is structured around the remarkable masters Kerry James Marshall and Henry Taylor, an inspiration to many artists who repeat them today. It concentrates on the reality of the underprivileged and the middle classes. The singular art of Toyin Ojih Odutola consists in representing, for the first time, black upper class people, an elite that she may have known in her native Nigeria and of which Okwui Enwezor² could stand as a perfect embodiment. Living in the United States, she imagines a world in which the social norm is to be black. She draws the outlines of a *whole* society, thereby passing through the glass ceiling of an impossible and invisible black upper class. As for Torey Thornton, their³ subject as an artist is not race⁴; rather, they locate themselves as a painter, their expression undetermined by their skin colour. Their work bears on painting, on the possibility of making it differently and of contributing to its history by pushing back its boundaries (drawing, collage, recuperated objects, installation). Inviting the viewer to immerse themselves in paintings that set up a dialogue between figurative languages and abstract territories, their "enigma" *tableaux*, to which they do not provide a key, remain "in suspense" and mobilise the beholder's sagacity.

Another exceptional factor in 2020 is that our explorations led us to open up this African-American dialogue with a glimpse of the Japanese contemporary scene, which is not very well known in France. In this regard, we were particularly impressed by the hybrid paintings in which Kei Imazu explores the human condition and the condition of images.

1. *30 Americans*, Rubell Family Collection, Miami, 3 December – 30 May 2008, then touring North America through 2022.

2. Okwui Enwezor (1963-2019), born in Nigeria. A curator, museum director, art critic, poet and mentor, he did a great deal to put contemporary African art on the international art map.

3. Thornton prefers to be referred to using non-binary pronouns.

4. Bill Powers, *ARTnews*, October 2015, p. 38.